



HAL
open science

Un siècle de phonétique expérimentale: fondation et éléments de développement. 2011

Gabriel Bergounioux

► **To cite this version:**

Gabriel Bergounioux. Un siècle de phonétique expérimentale: fondation et éléments de développement. 2011 . Histoire Epistémologie Langage, 2013, 35 (1), pp.173-177. halshs-01848606

HAL Id: halshs-01848606

<https://shs.hal.science/halshs-01848606>

Submitted on 24 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Boë, Louis-Jean, et Coriandre Emmanuel Vilain, eds., *Un siècle de phonétique expérimentale : fondation et éléments de développement. Hommage à Théodore Rosset et John Ohala*, 2011

Gabriel Bergounioux

Citer ce document / Cite this document :

Bergounioux Gabriel. Boë, Louis-Jean, et Coriandre Emmanuel Vilain, eds., *Un siècle de phonétique expérimentale : fondation et éléments de développement. Hommage à Théodore Rosset et John Ohala*, 2011. In: Histoire Épistémologie Langage, tome 35, fascicule 1, 2013. pp. 173-177;

http://www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_2013_num_35_1_3433_t8_0173_0000_3

Document généré le 26/01/2017

Révolution française. L'accent mis sur le sens du réel, par l'appréhension de la langue telle qu'elle est et non telle qu'elle doit être, est désormais marqué par un certain retour aux inventeurs du bon usage de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle, donc à l'époque moderne, en particulier chez Bréal. Il convient à l'école de la République de donner alors comme modèle aux élèves une telle période classique, ce qui est effectif avec le discours sur l'éducation attendant aux lois Ferry.

Concluons, avec l'auteure de cet ouvrage particulièrement riche, que le vitalisme situé au centre des préoccupations des linguistes au cours des années 1890 est avant tout discursif, et non idéologique. C'est dire que la linguistique naturaliste en France ne se réduit pas à un modèle historico-comparatif, bien au contraire. La reprise du modèle linguistique de la Révolution française remet à l'ordre du jour la question de la norme, tout en valorisant le foisonnement du vocabulaire de la vie dans les descriptions des usages du langage. Une fois de plus, la langue politique de la Révolution française, son approche réflexive dans l'événement par ses acteurs, demeure à la base du renouvellement régulier de l'approche linguistique des faits de discours. Là nous sommes un siècle plus tard, dans une ambiance fortement positiviste, et pourtant la figure du sujet parlant conserve son statut révolutionnaire en particulier dans le discours sur l'école. Et un siècle après, qu'en est-il au regard de la commémoration du bicentenaire de la Révolution française en 1989 ? De nouveau, l'enjeu de la référence à la langue politique des révolutionnaires est fortement perceptible dans les débats sur la reconnaissance sociale, et tout particulièrement du côté des populations marginales. Ici c'est la linguistique structuraliste qui ne se réduit pas à un modèle d'autonomie de la langue : elle demeure historiquement liée aux langages de la Révolution française, ne serait-ce que

par le fait de son étroite relation à une linguistique de l'énonciation. L'omniprésence du point de vue historico-révolutionnaire passe, d'un moment à l'autre du développement de la linguistique en France, par un lien « fixe » à la dimension collective et sociale de la langue révolutionnaire. Tel est, nous semble-t-il, le point d'ancrage du retour permanent, en histoire de la linguistique, du lien fondamental entre le langage et la vie.

Jacques GUILHAUMOU
Université de Provence

Boë, Louis-Jean, et Coriandre Emmanuel Vilain, eds., *Un siècle de phonétique expérimentale : fondation et éléments de développement. Hommage à Théodore Rosset et John Ohala*, Lyon, ENS éditions, 2011, coll. « Langages », 352 p., ISBN 978-2-84788-210-0.

Cet ouvrage reprend plusieurs interventions du colloque qui s'est tenu à Grenoble en février 2005 : « Un siècle de phonétique expérimentale. De Théodore Rosset à John Ohala ». L'ouvrage n'est pas conçu comme une histoire systématique et raisonnée de la phonétique expérimentale. C'est plutôt une succession de contributions, certaines en anglais, avec des recoupements et une hétérogénéité d'expression, voire quelques imperfections (la photo de Rosset, p. 131, est celle de Rousselot qui figure à l'identique page 105). Un chapitre, rédigé par S. Nicolas, reproduit un article déjà paru comme le signalent les éditeurs (note 1, p. 43). Le colloque ayant eu lieu en 2005, le siècle écoulé renvoie à 1904, quand Théodore Rosset installe un laboratoire à Grenoble mais – l'ouvrage le rappelle – la phonétique expérimentale existait avant cette date.

Après la préface de Fernand Carton qui brosse un panorama de la phonétique de Rousselot à l'orée du XXI^e siècle, les

éditeurs du volume ont distribué la matière du livre entre cinq rubriques. La première est consacrée au rappel d'« Éléments du contexte scientifique de la phonétique expérimentale ».

« A brief historical survey of phonetic-phonological feature systems » (p. 23-42) de John J. Ohala reprend l'hypothèse qu'il a soutenue sa carrière durant : l'organisation en traits (*features*), parce qu'elle est corrélée à la réalisation articulatoire, témoigne d'une forme d'autonomie par rapport à la construction vernaculaire des structures phonologiques. La reconnaissance de ce postulat est étayée par le survol de plusieurs siècles d'histoire du domaine avec des références à une trentaine d'auteurs, en particulier Alexander Melville Bell, et de nombreuses illustrations. Suit l'article de Serge Nicolas (p. 43-57) sur les localisations cérébrales et la clinique.

« Le rôle d'Étienne-Jules Marey dans l'émergence de la phonétique expérimentale » (p. 59-89) de Bernard Teston revient sur la contribution de ce savant et de ses disciples dans l'outillage de la linguistique. Après un rappel des circonstances dans lesquelles une première collaboration avait été engagée avec la Société de Linguistique de Paris emmenée par Louis Havet dans les années 1870 et le rôle joué alors par Ch. Rosapelly, l'auteur met en exergue qu'il a fallu attendre une dizaine d'années pour que Rousselot donne à ce domaine un véritable champ d'application. L'analyse se signale par la richesse des informations fournies sur les matériels d'expérimentation : l'utilisation du kymographe de Rousselot et l'application de la chronophotographie à la production vocale par H. Marichelle et G. Demenÿ. Les trois méthodes d'exploration de la phonétique instrumentale à la fin du XIX^e siècle, (i) les appareils de Rousselot, (ii) la gravure sur cire d'Edison et (iii) l'appareil à flammes manométriques de Koenig, sont comparées en fonction de leurs résultats. Cela permet

de mettre en évidence comment interagissent, dans les découvertes scientifiques, une instrumentation et la division du travail qui se met en place dans les laboratoires (en particulier celui de Marey).

« La méthode de l'abbé Rousselot : au-delà de la rationalisation, l'expérimentation » (p. 91-100) de Giusy Pisano confirme le rôle joué par Rousselot dans l'équipement de la phonétique en insistant sur la fragilité de sa position institutionnelle. Une relation est suggérée entre le travail effectué sur l'acte de parole et, à la même époque, le triomphe des oralistes dans l'enseignement aux sourds-muets (congrès de Milan, 1880). Un examen de l'inventaire des matériels dont disposait Rousselot en 1886, au moment de son installation à l'Institut catholique de Paris, complète l'article.

Dans la seconde partie : « L'émergence de la phonétique expérimentale à Paris et à Grenoble », Louis-Jean Boë et Jean-François Bonnot reviennent sur la « Création et [l'] émergence de la phonétique expérimentale en France : de l'abbé Rousselot à Théodore Rosset » (p. 103-124). Après avoir récapitulé la trajectoire de Rousselot et son orientation scientifique, résolument expérimentaliste (alors que le versant didactique, qui aboutit à la mise au point de l'API, est représenté en France par Paul Passy), ainsi que le rôle de Marey et de Demenÿ, les auteurs présentent le laboratoire établi à Grenoble par Rosset en 1904. Son départ, en 1920, a ouvert une parenthèse qui s'est refermée avec l'arrivée de René Gsell en 1955. L'historique est prolongé par un bilan du travail accompli à partir de 1970 autour des « sciences de la parole » dans l'Institut de la communication parlée intégré aujourd'hui au GIPSA Lab avec un aperçu sur le lancement des manifestations scientifiques qui ont donné une visibilité à cette communauté (Journées d'étude de la parole, International Congress of Phonetic Sciences).

En annexe (p. 125-128), dans un article rédigé en API pour *Le Maître phonétique* en 1909 mais heureusement retranscrit orthographiquement pour publication dans ce livre, Daniel Jones, tout en rendant hommage au travail accompli par Rosset, fait part de ses réserves. Il relève que l'utilisation de l'alphabet phonétique de Rousset, mis au point pour la *Revue des patois gallo-romans*, limite la diffusion internationale des résultats et empêche la généralisation d'une graphie conçue pour les variétés d'oïl et d'oc. L'exemple de Baudelaire (p. 126) a manifestement échappé à la relecture (une dizaine d'erreurs sur quatre vers).

J.-F. Bonnot et L.-J. Boë poursuivent leurs investigations dauphinoises avec « À propos des sources et influences historiques de l'œuvre de Théodore Rosset » (p. 129-145), en reconstituant sa carrière, avant, pendant et après Grenoble. Située par rapport à des institutions et des célébrités de ce temps et au terme d'un patient travail d'archive, la singularité de Rosset apparaît dans le peu d'intérêt qu'il manifeste pour la dialectologie. Sa thèse, consacrée à une reconstruction conjecturale de la prononciation parisienne au XVII^e siècle, témoigne de sa préférence pour le français central et les états anciens de la langue. Il fait en revanche œuvre originale avec sa thèse complémentaire qui décrit un appareil de son invention dont Lioret revendique également la paternité, ce qui déclenche une polémique acerbe entre les deux hommes.

Avec « Antonin Duraffour : un phonéticien dialectologue » (147-161), Michel Contini rend hommage à l'un des maîtres du travail de terrain sur le franco-provençal. C'est lui qui a relancé les études sur le composant sonore du langage à Grenoble sans en contraindre les données au travail de laboratoire.

La troisième partie, « Développements internationaux en Russie, Italie et Alle-

magne », s'ouvre avec « La constitution de la phonétique expérimentale russe de la fin du XIX^e au début du XX^e siècle » (p. 165-178) d'Irina Ivanova. Elle expose l'histoire des laboratoires de phonétique établis dès 1885 à Kazan (sous l'impulsion de Bogoridickij, un élève de Baudouin de Courtenay) et à Odessa (par Alexander Tomson, un élève de Filipp Fortunatov), puis en 1899 à Saint Pétersbourg (par Serguei Bulitch, autre élève de Baudouin de Courtenay) à qui succède Lev Scherba. D'autres initiatives à Moscou et Kharkov complètent cette cartographie dont les deux pôles resteront Kazan et Saint Pétersbourg. Selon l'auteur, ces recherches ont exercé une influence heuristique sur l'apparition de la phonologie, notamment les travaux sur l'accent russe et sur les affriquées (deux sons pour un seul phonème). Elles ont permis l'exploration de nouveaux domaines comme la didactique, les systèmes d'écriture et, en lien avec l'*Ohrenphilologie*, la poétique.

Enrica Galazzi détaille les études conduites par « Agostino Gemelli et l'analyse électro-acoustique du langage » (p. 179-190) à l'Université catholique de Milan dont il a été le fondateur. Elle apporte un éclairage neuf sur une personnalité controversée et décrit les débuts de la phonétique de laboratoire en Italie.

Rüdiger Hoffmann et Dieter Mehnert, dans « Berlin – Dresden Traditions in Experimental Phonetics and Speech Communication » (p. 191-208), retracent les commencements de la phonétique expérimentale en Allemagne avec, à Hambourg, un disciple de Rousset, Giulio Panconcelli Calzia, et à Berlin, Hermann Gutzmann, plus proche de la recherche médicale. Le rôle de la commission phonographique, établie en 1915 auprès de l'Université de Berlin afin de collecter des échantillons de langue auprès de prisonniers de guerre, est rappelé. Le devenir de ces études est prolongé jusqu'à l'après-guerre avec un intérêt particulier pour les

résultats obtenus en RDA, en particulier dans la mise au point du Vocoder.

La quatrième partie, « Champs d'application de la phonétique expérimentale », commence avec la mise en regard par Didier Demolin de « La phonétique expérimentale et les langues de l'Afrique subsaharienne » (p. 211-242). À partir d'une distinction entre phonétique taxinomique (variation entre réalisations) et phonétique expérimentale (variation entre individus), l'auteur retrace un historique des applications instrumentales effectuées sur les langues d'Afrique, en particulier pour l'étude des clics (Doke et le kymographe) et des tons (Laman, absent de l'index) pour lesquels Beach propose en 1924 le concept de « tonème ». La présentation, minutieuse et bien documentée, permet de suivre dans le détail la mise à l'épreuve des données. Le rôle joué par Ladefoged dans cette perspective est rappelé et la contribution des différents appareils est illustrée par des exemples qui font de ces langues, moins familières aux observateurs occidentaux, un banc d'essai des technologies.

Willy Serniclaes, « La quête de l'invariance des traits dans les recherches sur la perception de la parole » (p. 243-258) distingue deux théories de la parole (théorie motrice vs théorie quantique) et insiste sur l'apport de la théorie des traits de R. Jakobson dans la perception catégorielle, en prélude à une réflexion sur les capacités perceptives, la psychologie comparée, l'acquisition et la dysphasie dans leur lien avec les études neurologiques.

Dans « Wilhelm Wundt : une proposition originale de transcription musicale de la prosodie » (p. 259-276), Gabrielle Konopczynski et Christelle Dodane soulignent les différences entre musique et prosodie et les limites de la notation musicale dès lors qu'on se propose de noter les variations de la parole. Sont énumérés les essais d'Eduard Sievers, Léonce Roudet, J.-P. Rousselot et D. Jones et détaillées les

propositions de Wundt avec l'appareillage qu'il utilise pour remonter de l'étude prosodique (la parole) vers l'intonologie (la langue).

Un « Petit parcours prosodique de Grenoble à Aix-en-Provence : pionniers, dissidents et fédérateurs » (p. 277-297) par Anne Lacheret-Dujour revient sur le travail de René Gsell à Grenoble et sur l'équipe dont il s'est entouré pour constituer un pôle d'études phonétiques en lien avec la physique et la dialectologie. Un bilan comparable est dressé pour Aix autour de Georges Faure, dont sont rappelés les démêlés avec A. Martinet qui avait refusé d'inscrire sa thèse et l'œuvre accomplie par M. Rossi. Les discussions avec les phonologues, en particulier C. Hagège, et les ouvertures vers la structure informationnelle et la phonostylistique, appréhendée par la variation personnelle et sa stylisation dans le discours politique (D. Duez, absente de l'index) sont également évoquées.

La cinquième et dernière partie, « Témoins instrumentaux », en deux chapitres, inscrit dans les objets mêmes les découvertes linguistiques, une réflexion conduite de première main par des chercheurs qui sont aussi des ingénieurs. « L'analyseur de Koenig : un premier spectromètre pour l'étude de la parole » (p. 301-315) de C.-E. Vilain, A. Arnal et L.-J. Boë, après avoir évoqué la vie de Koenig, détaille les trois composants de cet appareil en expliquant, photos à l'appui, leur fonctionnement. Les résultats obtenus sont exposés en même temps que l'usage qu'en ont fait Rosapelly et Rousselot. La restauration récente de l'appareil effectuée à Grenoble permet d'en confirmer l'emploi.

Avec « Éléments d'histoire de l'analyse de la fréquence laryngienne » (p. 317-329) de Philippe Martin, le lecteur est initié au kymographe de Carl Ludwig (1847) et à l'analyse de la courbe mélodique. Une autre étape est représentée par G. Fant (vers 1950) et l'exploitation des équipements à Aix, Grenoble et Paris,

en particulier du Sonograph dont les qualités et les limites sont détaillées avant que ne soient indiquées en annexe quelques-unes des difficultés d'observation concernant la mesure de la fréquence laryngienne.

Deux index, l'un des noms et l'autre des notions, complètent le volume.

Cet ouvrage est une mine de renseignements et d'indications sur l'apport et les résultats de la phonétique expérimentale. Avec le souci de se mettre à la portée du lecteur, il multiplie les éclairages sur un domaine de la linguistique en interaction avec la physique et la médecine. Si l'on tente d'esquisser un bilan, il semble que l'apport à la linguistique théorique soit plus limité. Au-delà de leurs qualités descriptives, les instruments ne fournissent pas d'explication au fonctionnement tonal, aux phénomènes de propagation ou de downstep ou à la reconstruction phonologique. En remplaçant, dans l'analyse du signifiant, la structure morphologique par la décomposition de la substance sonore, les « sciences de la parole » gagnent dans l'analyse physique ce qu'il leur faut céder dans la dimension symbolique.

Cet ouvrage n'est pas le bilan exhaustif d'un siècle de phonétique expérimentale, mais plutôt une série d'éclairages sur ce qui a été fait dans plusieurs laboratoires et sur l'instrumentation de la linguistique, avec une insistance sur le rôle joué par Grenoble, un hommage que les chercheurs de cette université entendaient rendre à leurs prédécesseurs et à leur œuvre. Il reste à continuer ces études pour reconstruire l'ensemble du champ, dans les entreprises comme dans les universités, à l'étranger aussi, à commencer par les États-Unis. À la différence de la dialectologie, la phonétique expérimentale est nécessairement, dès sa fondation, une science internationale avec un impact économique tangible.

Ces remarques n'enlèvent rien aux qualités d'un livre qui récapitule de façon intelligente et informée un domaine tenu pour ésotérique par bien des linguistes.

Disposer d'un tel récapitulatif de la phonétique expérimentale et instrumentale, quelles qu'en soient les limites dans le temps et l'espace, constitue une première exploration dont les auteurs du volume ont démontré qu'ils avaient les moyens de la poursuivre.

Gabriel BERGOUNIOUX
Université d'Orléans

Ducos Joëlle (éd.), *Sciences et langues au Moyen Âge. Wissenschaften und Sprachen im Mittelalter (Actes de l'Atelier franco-allemand, Paris, 27-30 janvier 2009)*, Heidelberg, 2012, 436 p., ISBN 978-3-8253-5940-9.

Il faut souligner d'entrée la remarquable homogénéité de ce volume extrêmement soigné, qui regroupe sous le format raisonnable de 412 pages le nombre assez élevé de vingt et une communications, ce qui donne des contributions denses et précises d'une vingtaine de pages chacune (on en trouvera la liste ci-dessous). Elles sont issues d'un colloque franco-allemand qui s'est tenu à la Sorbonne en 2009, et qui était coorganisé par l'Université de Heidelberg et l'Université Paris-Sorbonne. Ce choix éditorial permet d'aborder nombre de disciplines, mathématiques, médecine, astronomie, géomancie, droit, etc. Centré sur les deux derniers siècles du Moyen Âge, moment où la cohabitation entre latin et langues vernaculaires atteint son maximum d'harmonie, le volume aborde également la rhétorique du discours scientifique en vernaculaire, ainsi que les traductions du français vers le latin, qui constituent un champ d'investigation à peine exploré. Il vient s'inscrire dans un champ de recherches en plein renouvellement, pour lequel on rappellera entre autres les contributions importantes de S. Lusignan, C. Kappler et S. Tholier-Méjean, S. Le Briz et G. Veysseyre, O. Weijers,